Ludivine PRIVITERA

LA MÉMOIRE DES TEXTES
REPRISES LEXICALES ET LITTÉRAIRES DANS *DAPHNIS ET CHLOÉ* DE LONGUS

Si la datation du célèbre roman grec *Daphnis et Chloé* ne peut être qu'approximative, on peut cependant situer son écriture dans une période qui va de la seconde moitié du IIe au premier tiers du IIIe siècle. Cette période ainsi que certaines caractéristiques de l'écriture de Longus laissent supposer que notre auteur était proche du mouvement de la seconde sophistique, sorte de « renaissance » des provinces grecques de l'empire romain au IIe siècle sous l'influence du goût des empereurs Antonins pour l'hellénisme, essentiellement Hadrien et Marc Aurèle qui contribuent à la promotion de la langue et de la culture grecque.

L'intrigue de *Daphnis et Chloé* est simple : il s'agit de l'éveil progressif à l'amour et à la sexualité de deux jeunes bergers au rythme des saisons. Cette trame centrale est complétée par d'autres aventures et, pour finir, on apprend lors d'une scène de reconnaissance que ces jeunes gens sont en fait les enfants des plus grandes familles de Mytilène, ville de Lesbos où se déroule l'action.

La langue de Longus, qui va nous intéresser ici, est extrêmement travaillée et joue constamment avec les références littéraires de l'hellénisme dans un style presque précieux. L'ensemble (ou presque) de la culture grecque se retrouve dans son roman dans le cadre de reprises, allusions ou références plus ou moins appuyées. On croise ainsi Homère, mais aussi Théocrite, Ménandre, Platon et même les historiens. Longus, pétri de culture classique connaît bien ces auteurs et tout nous laisse supposer que ses lecteurs partagent cette culture. En effet, selon toute vraisemblance, le cercle de diffusion le plus probable des romans grecs est l'élite urbaine réduite des provinces orientales hellénisées de l'empire. Longus s'adresse à des gens qui ont le même fond culturel que lui. Les références contenues dans son roman instaurent donc un jeu permanent avec la mémoire de ses lecteurs, implicitement chargés de reconnaître, sous le texte nouveau, des réminiscences issues de l'ensemble des textes connus et ressassés dans le cadre de la *païdéa*. Ce jeu sur la mémoire court tout au long du roman au gré de références que l'on peut classer par degré de précision : de la simple allusion à la réécriture d'un long passage devenu topique.

Le but de cet exposé sera donc d'explorer ces différents niveaux référentiels à travers trois exemples. Théocrite fournira la matière d'une réflexion sur l'intérêt de la mise en perspective du modèle du genre pastoral, avec les historiens nous pourrons étudier le sens des reprises lexicales à la fois précises et ponctuelles et enfin, nous verrons comment Longus peut donner à son roman davantage de profondeur grâce à la réécriture d'un passage homérique.

THÉOCRITE, LA RÉFÉRENCE PASTORALE

Pour un roman que l'on a parfois intitulé *Pastorales*, la référence la plus évidente est celle faite aux *Idylles* de Théocrite qui présentent des personnages champêtres, des amours de bergers, des concours de poésie pastorale, etc. La relation entre Longus et Théocrite est déjà fortement affirmée par le nom même donné à l'un des deux personnages principaux : Daphnis. Ce nom est en effet celui d'un berger qui intervient dans plusieurs *Idylles*[1]. Outre cette figure centrale du berger amoureux, Longus emprunte également beaucoup à Théocrite d'un point de vue thématique avec la reprise de certaines scènes pastorales, et parfois d'éléments de lexique.

[1] On retrouve notamment ce personnage dans la première, la sixième, la huitième, la neuvième et la vingt-septième des *Idylles*.

Tout d'abord, Longus reprend un certain nombre d'images théocritéennes comme par exemple une description de l'amour voltigeant comme un rossignol :

> et les jeunes Amours volent au dessus [d'Adonis], **comme volent les petits rossignols** au dessus des arbres qui croissent, essayant leurs **ailes de branche en branche**[2]**.**

On trouve chez Longus une image comparable lors de l'irruption d'Éros dans le jardin de Philètas[3] :

> Ayant prononcé ces mots, il (Eros) sauta sur les myrtes **comme un jeune rossignol** et, **passant d'une branche à une autre branche**, il grimpa à travers les feuilles jusqu'au sommet. Je vis ses **ailes** …

Il faut noter que la reprise de cette image comporte une variation puisque les « petits rossignols » sont chez Théocrite exprimés par un diminutif *aêdonidês* alors que Longus utilise une périphrase *aêdonon neottos*. Cette variation, si elle n'empêche pas le lecteur de retrouver la référence théocritéenne, souligne néanmoins l'originalité de Longus.

Théocrite est également présent chez notre auteur lorsqu'un terme précis fait ressurgir le souvenir de toute une scène pastorale similaire. Ainsi, au moment du second printemps (qui marque la dernière phase d'innocence avant l'éducation sexuelle de Daphnis), alors que la pression amoureuse devient insoutenable, on note l'emploi du verbe *têkein* : Daphnis et Chloé « se consumaient d'amour devant ces spectacles (*etêkonto*) ». A l'origine et chez Homère, ce verbe qui signifie « fondre » est souvent employé dans des expressions proches de « fondre en larmes » ou « se consumer de pleurs »[4]. Son emploi est donc connoté négativement. Théocrite est un des premiers à employer le terme au sens de « se consumer par amour », et ce dans la première *Idylle* au vers 66: « Où donc pouviez vous être, où pouviez vous être, nymphes, lorsque Daphnis se consumait (*etaketo*) ? ». Si Longus emploie le sens amoureux initié par Théocrite, la chaîne de souvenirs ne s'arrête pas là mais se prolonge vers un autre passage de cette même *Idylle* :

> Le chevrier, lorsqu'il voit ses chèvres et la façon dont elles sont saillies, fond (*taketai*) en larmes parce qu'il n'est pas né bouc. Et toi aussi, lorsque tu vois les jeunes filles et la façon dont elles rient, tu fonds (*takeai*) en larmes parce que tu ne danses pas avec elles[5] .

Dans la suite du passage précité de *Daphnis et Chloé* prend place une scène tout à fait similaire mais avec l'emploi du verbe *têkein* au sens de « se consumer d'amour » :

> **III.13.** Les moutons bêlaient par ci, les agneaux sautillaient par là et s'agenouillant sous leur mère, leur tiraient la mamelle. Les béliers poursuivaient celles qui n'avaient pas encore enfanté et les arrêtaient: chacun montant sur sa chacune. Il y avait aussi les poursuites des boucs et leurs assauts plus lubriques sur les chèvres: en effet, ils se battaient pour ces chèvres, chacun avait les siennes et surveillait qu'un adultère ne vienne pas les séduire en cachette. Même des vieillards auraient été poussés au désir par ce genre de spectacles. Mais eux, jeunes, débordant de vitalité et cherchant l'amour depuis déjà longtemps, étaient enflammés par ces sons, **se consumaient d'amour** (*etêkonto*)devant ces spectacles, et cherchaient aussi quelque chose de plus fort que le baiser et l'étreinte, surtout Daphnis.

L'emploi de ce verbe déclenche donc des allusions multiples à Théocrite. Tout d'abord, Longus

[2] *Idylles*, XV, 120-122
[3] *Daphnis et Chloé*, II, 6.1
[4] *Il.* 3.176 « je [Hélène]me consume (*tetêka*) dans les pleurs », *Od.* 8.521 « Tandis que le glorieux chanteur chantait, en même temps Ulysse fondit (*têketo*) et des larmes mouillèrent ses joues sous ses paupières », *Od.* 19.204 « comme elle [Pénélope] écoutait, ses larmes se mirent à couler et son visage à fondre (*têketo*) »
[5] *Idylles*, I, 81-84

reprend le sens amoureux de *têkein* particulier aux *Idylles* ; puis une réminiscence thématique indéniable fait du Daphnis de Longus un avatar du Daphnis de Théocrite, véritable emblème de toute la poésie pastorale.

On peut donc observer, à travers ces deux exemples, que les *Idylles* sont une source importante d'allusions. Les souvenirs théocritéens sont à la fois thématiques et lexicaux et ces références, nombreuses, contribuent au climat général du roman et à son ancrage dans la tradition pastorale.

LES HISTORIENS ET LA DESCRIPTION DE L'HIVER, REPRISES LEXICALES PONCTUELLES

On peut considérer les emprunts faits par Longus aux historiens comme plus directement liés à un moment précis de la narration. En effet, si, étant donné le thème du roman, les références théocritéennes apparaissent comme un passage obligé, il n'en est pas de même pour les historiens. On peut relever trois références aux historiens regroupées dans un même passage du livre trois consacré à l'hiver. Or, l'hiver est, pour nos deux héros, « plus pénible que la guerre » car ils ne peuvent plus se voir : les troupeaux restent à la bergerie, la neige les empêche d'aller et venir comme bon leur semble. Cependant, la vision de l'hiver que livre Longus peut être considérée comme purement symbolique : l'hiver à Lesbos n'est pas si rigoureux qu'il veut le faire croire. La vigueur de l'hiver symbolise ici un temps d'éloignement douloureux pour les deux amants.

La comparaison de l'hiver avec la guerre se trouve au début du livre III : une guerre de rapines entre Méthymne et Mytilène vient de se terminer, guerre lors de laquelle Daphnis et Chloé ont eu à subir brimades pour l'un et enlèvement pour l'autre. Après les retrouvailles des héros, la fin du conflit est brièvement relatée par Longus, puis vient la description de l'hiver « Et l'hiver arriva, plus pénible que la guerre (*tou polemou pikroteros)* pour Daphnis et Chloé ». Dans ce contexte, les références aux historiens relatant de grandes expéditions hivernales deviennent un moyen pour Longus de rendre plus tangible l'épreuve que représente l'hiver pour Daphnis et Chloé. Longus reprend ainsi un groupe de mots que l'on trouvait chez Thucydide dans un passage de la *Guerre du Péloponnèse* (III.23) : « il s'était formé une couche de glace (*krustallos epepêgei)* pas assez solide pour pouvoir y marcher[6] ». Notre auteur note quant à lui que « les torrents impétueux précipitaient leur course et de la glace les fit geler (*epepêgei de krustallos*)[7] ». On trouve aussi une reprise issue de l'*Anabase* de Xénophon : « et **le vent du nord** (*anemos borras*) soufflait exactement face à nous, **brûlant tout** (*apokaiôn panta*) et gelant les hommes[8] ». En effet, au paragraphe 10.1 du livre trois Longus décrit le froid en faisant référence à ce même vent du nord : « Lorsque le jour vint, il faisait un froid extraordinaire et **le vent du nord brûlait tout** (*aura boreios apekae panta*). »

Outre ces reprises lexicales à proprement parler, on observe dans ce même livre de *Daphnis et Chloé* une référence à Hérodote puisque Longus écrit que « pour l'amour il n'y a rien d'infranchissable, ni le feu, ni l'eau, ni la neige de Scythie ». Cette allusion à la neige de Scythie est un signe direct fait vers la célèbre description de l'hiver Scythe par Hérodote au livre quatre des *Histoires*, description que Longus inscrit ici en filigrane par la seule présence de cette référence.

On voit donc comment la reprise de certains termes renvoie le lecteur aux expéditions glaciales décrites dans toute leur pénibilité et leur dangerosité par les historiens. Ces références sont particulièrement pertinentes à un moment où Longus cherche à gagner en expressivité pour affirmer la souffrance hivernale de ses personnages, non sans une certaine ironie.

HOMÈRE, LA RÉFÉRENCE INCONTOURNABLE, EXEMPLE D'UNE REPRISE LONGUE.

Pour tous les écrivains de langue grecque, Homère reste la référence incontestable, le livre que tout le monde connaît, surtout pour ce qui est des épisodes les plus célèbres. Les références à

[6] Thuc. III.23
[7] *Daphnis et Chloé* III.3.2
[8] Xen. *An.* 4.5.3

l'épopée homérique sont innombrables dans *Daphnis et Chloé*, les reprises de termes poétiques rares à fort contenu sémantique sont fréquentes, les allusions plus ou moins distanciées à l'épopée aussi.

Nous allons cependant utiliser ici une seule référence homérique, mais celle-ci a la particularité d'être une référence longue, une réécriture d'un passage célèbre : la description du jardin d'Alkinoos au chant sept de l'*Odyssée*. Cette réécriture a lieu au livre quatre : alors que le mariage de Daphnis et Chloé est fixé mais que ceux-ci n'ont pas encore été reconnus par leurs vrais parents, Longus va faire venir le vrai père de Daphnis qui n'est autre que le propriétaire du domaine exploité par son père adoptif avec pour prétexte l'inspection des dégâts causés par la guerre évoquée plus haut. Mis au courant de la venue du maître, le père adoptif de Daphnis, Lamon, s'empresse d'apprêter au mieux le domaine, particulièrement les jardins, ce qui donne l'occasion à Longus de se livrer à une réécriture homérique.
Voici donc les textes d'Homère et de Longus en traduction :

> Au dehors de la cour, près des portes, il y a un grand jardin de quatre arpents, **enclôt des deux côtés par une muraille**. A l'intérieur, de grands **arbres fruitiers** poussent avec vigueur: **poiriers et grenadiers, pommiers** aux fruits splendides, **figuiers** doucereux **et oliviers** vigoureux. ***Leurs fruits durent toute l'année, jamais ne se corrompent ni ne manquent, hiver comme été.*** *Toujours le souffle du Zéphyr fait pousser les uns et mûrir les autres : la poire mûrit sur la poire, la pomme sur la pomme, de nouveau la grappe sur la grappe, la figue sur la figue.* A l'intérieur encore, un vignoble plein de fruits couvre le sol : dans un lieu plat, une claie fait sécher des grappes au soleil, d'autres grappes sont vendangées, d'autres sont foulées; plus haut il y a des raisins encore verts qui laissent tomber leurs fleurs tandis que d'autres commencent à bleuir. Au milieu, à coté de la dernière allée de vignes, poussent en lignes rangées des plates-bandes de toutes sortes, dans un éclat qui dure toujours. Il y a là deux sources: l'une en haut du jardin arrose tout, l'autre, venant d'ailleurs, va de l'entrée de la cour à la haute maison, où les gens de la ville viennent chercher de l'eau[9].
>
> Il y avait toutes sortes **d'arbres**: **des pommiers**, des myrtes, **des poiriers et des grenadiers**, **des figuiers et des oliviers**; par delà, une vigne haute bleuissante couvrait les pommiers et les poiriers, comme si elle faisait rivaliser ses fruits avec les leurs. Tels étaient les arbres cultivés. Mais il y avait aussi des cyprès, des lauriers, des platanes et des pins. Au lieu d'une vigne, un lierre recouvrait tous ceux-là; et ses ombelles grandes et noires imitaient des grappes de raisins. Les arbres fruitiers étaient à l'intérieur comme pour être protégés. Ceux qui n'avaient pas de fruits se dressaient tout autour à l'extérieur, comme une clôture construite, et pourtant **un fin mur de pierres sèches les entourait en guise d'enceinte**. Tous étaient séparés et distingués : chaque souche se tenait à distance des autres souches, mais en haut les branches se rejoignaient les unes les autres et entremêlaient leurs frondaisons: ce qui est leur nature semble être oeuvre de l'art. Il y avait aussi des plates-bandes de fleurs, parmi lesquelles certaines avaient été produites par la terre et d'autres fabriquées par l'art: les rosiers, les jacinthes et les lys étaient le résultat du travail de la main de l'homme; les violettes, les narcisses et les pimprenelles étaient produits par la terre. Il y avait de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des vendanges en automne ***et c'était tout le temps la saison des fruits[10].***

On constate tout de suite qu'il y a entre ces deux passages un bon nombre de similitudes, qu'elles soient lexicales ou tout simplement thématiques.

Tout d'abord, le début du texte de Longus est l'imitation presque mot à mot du début du texte d'Homère. On a en effet la reprise de *dendrea* comme terme générique puis la reprise dans l'ordre des couples homériques *okhnas kai rhoias* « poiriers et grenadiers » et *sukas kai elaias* « figuiers et oliviers » même si, dans le second couple, des différences sont déjà perceptibles avec

[9] *Odyssée* VII, v.112-131
[10] *Daphnis et Chloé*, IV 2.2 :

l'ajout d'adjectifs qualificatifs. On retrouve aussi dans le début du texte le nom du pommier *mêleai*.

On observe également des reprises de vocabulaire plus discrètes : *prasiai* « plates-bandes », l'adjectif *hupsêlos* qui signifie « haut », la référence à une vigne « bleuissante » avec l'emploi chez Longus du verbe *perkazein* à la place de son préverbé *hupoperkazein* chez Homère.

D'autres similitudes plus thématiques sont également notables. Tout d'abord les dimensions sont comparables : le jardin homérique fait quatre arpents ce qui fait entre quatorze et vingt mille mètres carrés alors que on peut lire juste avant cette description que le parc de Dionysophanès mesure un stade de long sur quatre plèthres de large[11] ce qui fait environ vingt et un mille six cent mètres carrés. On note également la présence d'un mur d'enceinte, ainsi que celle de fruits en toute saisons. Et c'est à ce sujet que l'on peut voir une des forces et un des intérêts de la reprise homérique pour Longus. Celui-ci écrit en effet : *kata pasan ôran opôra* « c'était tout le temps la saison des fruits ». Or, étant données les reprises précédemment effectuées, notamment au début du texte, cette seule phrase fait ressurgir à la mémoire du lecteur le long développement d'Homère sur cette caractéristique du jardin d'Alkinoos : « Leurs fruits durent toute l'année, jamais ne se corrompent ni ne manquent, hiver comme été. Toujours le souffle du Zéphyr fait pousser les uns et mûrir les autres : la poire mûrit sur la poire, la pomme sur la pomme, de nouveau la grappe sur la grappe, la figue sur la figue ». On voit donc l'avantage de cette mémoire des textes pour Longus, il peut en effet s'appuyer et compter sur la mémoire de ses lecteurs pour reconstituer l'intertexte contenu dans sa description et faire ainsi l'économie de redites trop importantes : un seul groupe de mots remplace un développement long en ce qu'il inclut, par l'intertexte, le développement homérique dans le texte actuel.

La réécriture de ce passage est très travaillée : Longus commence en effet sa description par une imitation franche et presque reprise mot à mot lors de l'énumération des arbres fruitiers pour permettre au lecteur de reconnaître rapidement son imitation comme telle, puis, lorsque ces quelques mots repris grossièrement lui ont permis de remettre le texte d'Homère dans l'esprit du lecteur, il construit le sien avec une suite d'échos beaucoup plus discrets qui font à chaque fois rejaillir le texte homérique en filigrane. L'imitation d'Homère à laquelle se livre Longus n'est aucunement le fruit du hasard et ne relève pas de la simple allusion savante mais constitue au contraire un véritable tour de force. Le texte épique est évoqué pour grandir le texte romanesque et le doubler de plusieurs siècles de littérature.

La mémoire des textes est essentielle dans l'écriture de Longus, les références aux auteurs anciens y sont multiples et prennent différentes formes comme nous avons pu le voir avec cet exposé. Cependant, une telle intertextualité ne fonctionne qu'à condition d'être perçue par le lecteur. C'est donc finalement la mémoire du lectorat qui importe le plus car elle seule permet les jeux intertextuels : si, pour le lecteur d'aujourd'hui *Daphnis et Chloé* présente un intérêt d'ordre narratif ou psychologique, une étude comme celle que j'ai tenté d'effectuer montre bien que, dépourvu de la mémoire du lecteur, le roman perd beaucoup de son sel. La mémoire des textes, naturelle pour les lecteurs contemporains de Longus demande au lecteur moderne un véritable « travail de mémoire » et de recherche.

[11] *Daphnis et Chloé* IV.2.1 « Il s'étendait sur une longueur d'un stade, (...), et avait une largueur de quatre plèthres»

BIBLIOGRAPHIE

Longus, *Pastorales, Daphnis et Chloé*, texte établit et traduit par J.-R. Vieillefond, Les Belles Lettres, Paris, 1987.

H.-H.-O. Chalk, « Eros and the Lesbian Pastoral of Longus», *Journal of Hellenic Studies*, 80, 1960.
G.-F. Cresci, « Il romanzo di Longo sophista e la traduzione bucolica », *Atene e Roma*, 26, 1987, p.1-25.
P. Grimal, « Le Jardin de Lamnon à Lesbos», *Revue archéologique*, 49, 1957, p.211-214.
R. Littlewood, « Romantic Paradises: the Role of the Gardens in the Byzantine Romances», *Byzantine and Modern Greek Studies*, 5, 1979, p.77-95.
M.-C. Mittelstadt, « Longus: *Daphnis and Chloe* ant the pastoral tradition», *Classica et Mediaevalia*, 1966,27, p.162-177.
M.-C. Mittelstadt, « Bucolic-lyric Motive and Dramatic Narrative in Longus' *Daphnis and Chloe*» *Rheinisches Museum*, 113, 1970.
A.-M. Scarcella, « la technica dell'imitazione in Longo sophista», *Giornale italiano di filologia,* 23,1971,34-59.
F.-I. Zeitlin, « the poetics of Eros: Nature, Art and Imitation in Longus'*Daphnis and Chloé*», in *Before Sexuality: the Construction of the erotic Experience in the ancient Greek World*, Princeton, 1990.